

ANNEXE : TEXTES DES LAURÉATS

1^{er} prix : Joëlle Blachere (Plan de Cuques - Bouches du Rhône)
pour le texte intitulé « *Ménage à trois* »

2nd prix : Nicole Rocton (Guebwiller - Haut-Rhin)
pour le texte intitulé « *Sans les mots* »

3^e prix – Georges Druon (Saint-Maurice - Val-de-Marne)
pour le texte intitulé « *Spirales venues de l'autre monde* »

1^{er} prix : Joëlle Blachère (Plan de Cuques - Bouches du Rhône)

MENAGE A TROIS

Je ne sais pas **quand** les choses ont vraiment commencé... et si je sais **comment** elles ont commencé, c'est uniquement quelque dix ans plus tard, à la relecture des événements, comme à la mise en liens des indices qui m'ont un beau matin alertée sur l'anormalité d'une situation à laquelle je ne comprenais jusqu'alors pas grand chose.

Tendre et rugueux à la fois, il était le raisonnable, le pragmatique, gérant tous les problèmes administratifs, financiers, matériels de notre cellule... j'étais la fantaisiste, l'imaginative, la frondeuse d'un couple très complémentaire dont la solidité et les valeurs généraient des relations authentiques et durables. Notre vie se déclinait comme celle de « Monsieur et Madame Tout L'Monde », entre bonnes et mauvaises fortunes, bouderies et rabiboches : Nous étions heureux du peu que nous avons, patients pour en avoir un peu plus, courageux pour l'obtenir ! Talentueuses et responsables, nos filles traçaient leur route, chacune à sa manière, sans poser plus de problèmes que n'en posaient celles des copains... A bien y regarder, peut être même plutôt moins ! La retraite se projetait pour nous active, vagabonde, épicurienne... lorsque les choses sont devenues peu à peu très compliquées en toutes matières : un grain de sable, plus exactement une tempête de sable, est venue gripper cette mécanique bien huilée qui n'avait, finalement connu que quelques ratés sans importance.

Un beau matin, en effet, j'ai soudain réalisé que nous n'étions plus deux dans notre vie quotidienne ; Tu n'étais plus le « chef de famille », Je n'étais plus la « maîtresse de maison », Nous étions trois : toi, moi, et la maladie... Ce tiers infâme, vorace, infatigable, ayant pris possession des lieux en même temps que de ta cervelle nous imposait son tempo, ses humeurs, et nous dictait sa loi avec son cortège de trous de mémoire, de désorientations, d'incohérences, de difficultés de langage, de dépression... Tandis que l'entourage me sommait de « te laisser vivre » au rythme d'une retraite bien méritée qui justifiait, à ses yeux, du droit à y perdre ses repères, la maladie faisait patiemment le sale boulot pour lequel elle est programmée : Et, moi, l'ayant finalement flairée dans les recoins les plus intimes de notre vie commune, au point de pouvoir la nommer avant même qu'elle ne soit débusquée par les champs magnétiques de l'I.R.M, je me trouvais simplement suspectée de dramatiser le tableau ! J'aurais tellement préféré que ce fût le cas...

Du jour où le neurologue a confirmé son diagnostic, moi qui ai toujours tellement aimé « avoir raison », je m'en suis affreusement voulu de ne pas m'être trompée ! Ça ne changeait rien à la réalité, bien sûr, c'était même plutôt bien qu'on ne perde pas de temps à te soigner ; j'aurais dû me féliciter d'avoir été clairvoyante... hé bien, non, envers et contre toute résolution, je me sentais coupable de ce qui « te » et « nous » arrivait, comme si la maladie mettait en question la qualité de mon amour pour toi, comme si, t'aimant davantage encore, j'avais pu « te » et « nous » protéger d'un aussi terrible destin !

Persuadée de longue date que le corps vient toujours à somatiser le ou les chocs émotionnels qu'il n'a pu, d'une manière ou d'une autre, évacuer, je n'ai eu de cesse, jour et nuit, de repasser le film des trente cinq ans de notre vie commune pour tenter d'y déceler « la faille » prétendument à l'origine de notre présent malheur... je n'ai pas trouvé « la faille » bien sûr : j'en ai trouvé plusieurs... et question culpabilité, crois moi, ça donne matière à ruminer !

Sur le principe, pourtant, je partage totalement l'idée que je n'y suis pour rien... D'autant qu'à bien y regarder, tu as vécu trente ans de ta vie et bien des traumatismes avant de croiser ma route ! Tu as fait de ton mieux, toi aussi, pour porter le sac à dos de tes bobos d'enfance, et devenir un « homme bien » : Celui auquel j'ai dit « oui » : « pour le meilleur » dont j'imaginai aisément les contenus, et « pour le pire » dont je me pensais, naïvement, à jamais épargnée... j'avais juste oublié qu'on n'a pas la maîtrise de tout, que nous sommes tous, plus ou moins, et certains plus que d'autres, soumis à l'ordre de l'imprévisible ; Nous ne sommes, de ce fait, ni coupables ni responsables de ce qui nous arrive à l'ordre de la

maladie, ça nous arrive, c'est tout ! ... Le comble étant que d'un même coup, je ne peux en vouloir à personne... ça, c'est bien le pire... Je ne peux même pas cracher ma hargne sur un prétexte dérisoire, ni la déverser à tout venant, histoire de m'en alléger la patate, moi j'ai la haine... et je me la garde !

Le jour du diagnostic, en sortant de l'hôpital, avant même de reprendre la voiture, je t'ai demandé si tu avais compris ce qu'avait dit le neurologue. Tu semblais tellement impassible, comme étranger à ce qui venait de se passer, ou de se dire : « Y'a quelque chose qui va pas dans ma tête, c'est tout ce que j'ai compris ! » Finalement, tu avais saisi l'essentiel... J'ai donc reprécisé ce que je ne manquerai pas de repréciser chaque fois que tu sembleras ne pas comprendre ce qui t'arrive : « oui, et cela s'appelle la maladie d'Alzheimer... »

A cette minute précise on est tombés dans les bras l'un de l'autre, on s'est serrés à se faire mal... Ce n'est qu'un peu plus tard dans la voiture que tu as éclaté en sanglots et même si ton désarroi m'a déchiré le corps et le cœur, j'ai quand même trouvé ça rassurant.

Quelques jours plus tard, assuré par le médecin du fait que tu pourrais encore de temps à autre vider quelques coupes du champagne dont tu raffoles, peu avant l'anniversaire de tes soixante cinq ans, tu as commencé à prendre ce médicament qui, contrairement à ce que croient beaucoup de gens, ne te guérira jamais. Il devrait seulement permettre, bon an mal an, de « doper » les fonctions cérébrales qui ne sont pas encore trop amochées... je t'ai d'un même coup confisqué la voiture, assurant que j'en serais désormais la conductrice exclusive, pour éviter tous risques inutiles : je sais, la pilule est beaucoup plus dure à avaler que le médicament, mais tu m'avais déjà fichu la frousse à plusieurs reprises au volant, entre rond point envisagé à l'envers et réflexes inadaptés en situation de risques accrus, alors... On avait assez d'embêtements en perspective pour ne pas en rajouter !

Afin de positiver la chose, j'ai cru bon rappeler que tu étais, bien avant l'heure, un ardent défenseur du refus de conduire après une soirée arrosée, et qu'en toute bonne logique, tu serais donc l'un des premiers à t'abstenir de conduire sous médicaments... même si la loi ne l'interdit pas ! Mes convictions sur le sujet ne datant pas d'hier au vu de tous ces gens qui prennent sans sourciller la route après prise massive de tranquillisants, je n'ai pas de mal à tenir bon cette position, quelle que soit ma répugnance à te priver ainsi d'une grande partie de ton autonomie.

Le chagrin, c'est salé... exactement comme on le dit d'une facture dont le montant dépasse largement nos prévisions : « Garçon, s'il vous plaît, la Douleuseuse... »

Les larmes, c'est tiède comme une giclée d'écume dans la vague d'une mer orageuse... ça connaît bien son chemin, sourdant au coin des paupières, dégoulinant jusqu'aux sillons de la bouche en empruntant le sentier des rides et ridules pour terminer sa course au creux du cou, et s'écraser sur un col de chemise... les larmes, ça connaît bien son boulot...

Pour les larmes, pas de problème ! En ce qui me concerne, lorsqu'il y a pénurie, c'est plutôt du côté des mouchoirs ; Pour le reste, je ne sais pas comment il est possible de conserver autant d'eau dans de si petites poches... ou comment les glandes lacrymales peuvent atteindre de tels seuils de surproductivité ! Je pleure comme on saigne d'une blessure profonde qu'on ne peut pas recoudre ; Je pleure par débordement. Il y a même des fois où, franchement, je me suis fait peur à imaginer que je ne pourrais plus m'arrêter... à penser qu'un jour, je pourrais figurer au livre des records, entre celui qui a eu le plus longtemps le hoquet et celui qui a craché le plus loin ses noyaux de cerises... Peut être même qu'en désespoir de cause, on finirait par me faire une intervention chirurgicale pour me délivrer de cette paire de glandes déjantées !

Le chagrin, c'est de la souffrance en strates : Première couche, deuxième couche, troisième couche... un jour, fatalement, c'est une couche de trop ! La dernière vient télescoper la précédente, qui renvoie l'ascenseur à l'étage en dessous... et ainsi de suite, jusqu'au séisme à l'origine des premières fissures des fondations : Autant le savoir, à près de soixante balais, refaire la cartographie de ses bleus à l'âme, pour tenter de se reconstruire sur d'autres bases...c'est du boulot !

Je la rencontre une fois par semaine, depuis plus de deux ans et demi ; Et quand je ne vois pas ma « psy », il m'arrive de l'asseoir dans mon salon, les nuits d'insomnie, pour lui raconter ce que j'ai sur le coeur : D'une certaine façon, la présence symbolique d'une alliée sur la scène de ce pathétique drame à trois me semble de nature à rétablir, un tant soit peu, l'équilibre des forces quotidiennement en ma défaveur ! y'en a si lourd, parfois, que je ne peux pas attendre le rendez vous programmé... Alors, je lui dis combien j'ai mal, combien j'ai honte de ne pas être toujours aussi courageuse qu'il le faudrait, et combien j'ai peur de ne pas être assez forte pour résister, pour réussir à me préserver à minima de cette situation dont elle me convainc, parfois, qu'il est impératif de me dégager... mais, qui, par vagues successives, me tire inexorablement vers le fond !

Quelques personnes m'ont félicitée de cette initiative prise dans les huit jours qui ont suivi l'annonce du diagnostic : sans doute ignorent elles que dans l'urgence à hurler sa douleur, à faire avec l'inadmissible, à encaisser le choc sans trop de dommages, il n'y avait, pour moi, aucune autre solution envisageable ! Il en est qui pensent que la psychothérapie rend dépendant : moi, je sais, et désormais par expérience, que ce n'est pas la psychothérapie qui rend dépendant mais la souffrance qui nous y amène, avec son cortège de dépression, perte de sens, de sécurité affective et de confiance en l'avenir... j'en passe !

J'ai toujours cru à la vertu des paroles plus qu'à celle des médicaments : Il n'empêche que j'ai parfois honte, moi la fille réputée intelligente, du temps infini dont j'ai besoin pour entrevoir et assimiler ma propre vérité !

Les réseaux associatifs se plaignent, parfois, de ce que les Aidants n'utilisent pas assez les espaces de parole ou de soutien mis à leur disposition. Mais, nul ne sait, s'il ne l'a concrètement vécu, l'immense énergie qu'il importe d'investir dans le travail thérapeutique pour qu'il permette des avancées significatives ; dans un moment où le contexte requiert en lui-même une mobilisation considérable de toutes les ressources disponibles pour être correctement géré sur tous les plans, nul ne sait, s'il ne l'a concrètement expérimenté, combien il en coûte d'aller ainsi à la rencontre d'un soi même abîmé, fragilisé... Ni à quel point il est éprouvant dans un moment d'extrême abandon ou d'extrême détresse, de s'entendre proposer, avec infiniment de douceur et de précaution, mais aussi assez de fermeté pour qu'on n'y revienne pas : « on en reparle la prochaine fois ? » et son cousin germain : « on en reste là pour aujourd'hui ? »

Une formule délicate, hebdomadairement répétée, pour signifier que la séance est terminée... et que le travail d'élaboration doit se poursuivre hors des murs de ce bureau, dans l'absence et le manque de cette Autre nous portant l'intérêt nécessaire à la reconstruction, voire au dépassement de soi même. Je sais bien qu'elle n'a pas le pouvoir de changer ma vie : juste celui, et c'est déjà beaucoup, de m'aider à porter sur celle-ci un autre regard pour mieux « faire avec »... juste celui de veiller à ne pas m'oublier dans l'histoire d'une maladie dont je suis bien malgré moi, devenue l'otage... Au fil des séances, je me suis à peu près convaincue d'être là parce que je le veux bien, et non d'assumer, comme le disent certains, parce que « je n'ai pas le choix » : c'est une façon comme une autre de penser que je garde encore un peu la main sur mon propre destin, que j'en suis encore un peu l'actrice plutôt que la spectatrice.

Mon chagrin, je l'ai compris, reste intarissable, puisqu'il s'alimente quotidiennement des ravages de la maladie : j'en suis devenue, pour le coup, la spectatrice impuissante et la comptable privilégiée. Les recenser est infiniment douloureux mais permet de borner les formes et modalités d'un accompagnement en constante mutation, qui se caractérise par l'effet couplé « des hauts ou bas de la montagne russe » et des « chauds ou froids de la douche écossaise » : traduisez en termes de répercussions sur le quotidien des troubles de l'humeur et du comportement, quelque peu améliorés il est vrai, par l'administration d'un léger tranquillisant... ça peut dérapier très vite, il suffit d'une once d'irritation dans le ton, d'un zeste d'agacement dans le geste, d'un soupçon de méfiance envers l'une de ses initiatives, d'un raté dans les rituels, d'un silence prolongé, d'une plaisanterie malvenue... Après le séisme du diagnostic, je ne fais qu'en subir les répliques, en m'adaptant à la fréquence des piqures de rappel d'une maladie qui excelle, si l'on n'y prend garde, à vous entraîner sur les

chemins de la déraison, tant elle exige de compromis, toujours plus de compromis, pour se rendre à peu près supportable.

Du fait d'être malade, il a tous les droits : Enfin, presque ! Je ne suis guère intraitable que sur les problèmes de sécurité, encore que la difficulté d'évaluer au plus juste ce qu'il est toujours à même de réussir, ajoutée au souci de le valoriser en toute matière, me conduit souvent à des prises de risque insensées.

A lui, donc, le droit à l'attention, à l'indulgence, à la patience, à la délicatesse, à la protection... j'en passe ! Il ne me reste à moi que les devoirs, enfin toutes les contraintes que ce programme suppose pour qu'il soit calme, détendu, stimulé, heureux de vivre, malgré tout... Il m'incombe désormais de réfléchir, choisir, agir et solutionner pour deux, d'inventer et d'organiser notre vie jour après jour, prioritairement en fonction de ses besoins ; A moi l'art d'encaisser les frustrations, d'ignorer ce qui me blesse, de relativiser ou de réparer ses oublis, de faire comme si je savais toujours ce qu'il faut faire, de m'étonner encore de ce qu'il raconte ou me montre pour la nième fois... A moi la force d'avaloir mon chagrin et de taire mes nombreux soucis du moment pour éviter de le tourmenter, de répéter sans une once d'agacement ce que j'ai déjà dit plusieurs fois mais que sa mémoire défaillante a oublié d'une heure voire d'une minute à l'autre ; A moi de l'aider à finir ses phrases pour maintenir un semblant de dialogue, de parler simple pour ne pas l'embrouiller, de m'intéresser aux faits divers du journal, de la rue ou de la télé, supports de ses rares commentaires sur le monde qui nous entoure... quand je me demande jour et nuit, de façon quasi obsessionnelle, ce que nous allons devenir, lui, moi, et cette garce de maladie...

« Il est évident que vous êtes son moteur » me dit son orthophoniste...

C'est déjà beaucoup plus que ça Madame ! Je suis sa dynamo, son carburant, sa courroie de transmission, son GPS... excusez moi du peu, mon propos ne se veut nullement vantard !! A bien y regarder, du reste, je ne suis ni plus courageuse ni plus altruiste qu'une autre, je ne fais pour lui que ce que j'aurais aimé que l'on fasse pour moi dans la même situation. Car, hors de ma présence, et quoi qu'il en affirme parfois dans l'inconscience de ses troubles, non seulement il ne sait plus quoi faire, comment organiser sa vie quotidienne, comment gérer son temps, mais surtout, il ne sait plus comment se comporter. Bien qu'elle s'affiche sous les traits de l'amour conjugal fusionnel, inconditionnel, et qu'elle aille même jusqu'à faire des envieux, la réalité a déjà pour enseigne le mot « dépendance » !

La sienne, découlant de la maladie, la mienne s'enivrant de l'urgence à saisir le meilleur de ce qu'il est encore possible de partager : des balades en nature dont il ne se lasse jamais, des séances régulières de ciné qui ne le passionnent pas plus que les expos de peinture auxquelles il consent néanmoins à participer pour me faire plaisir, des jeux de mots fléchés sur lesquels il parvient encore à se concentrer un peu, l'entretien de notre jardin et quelques bricolages obligés dans la maison dont j'improvise et dirige désormais le déroulement, pour le seul plaisir de l'y voir laisser son empreinte et lui en attribuer le mérite...

Mieux encore : des caresses, des câlins, le plaisir de s' « enlierrer », de faire l'amour comme si c'était chaque fois, tout ensemble, la première et la dernière fois, comme si, enfin, le temps d'une parenthèse volée au planning de la dégénérescence, j'étais à nouveau exclusivement sa femme et non plus son « Aidante »... c'est ainsi, du moins, que l'on me désigne dans les revues spécialisées : moi que l'on ignore par ailleurs royalement, dans les nombreuses salles où j'ai dû patienter, des heures durant, tandis qu'on lui photographiait, scannerisait, scintigraphiait, investiguait la cervelle sous tous les angles pour mesurer l'étendue des dégâts... moi que l'on envoie paître, avec peu ou prou de bienveillance, lorsque je m'enhardis à vouloir faire à minima l'état des lieux de notre avenir : « En combien de temps cessera t il de me reconnaître ? » lui qui ne sait déjà plus son âge, son adresse, le prénom de ses filles ou de ses petits enfants, et tant d'autres choses encore...

Dans ce que j'imagine être un ultime effort de consolation, nombreux sont ceux qui me disent sur un ton volontiers bonhomme ou résolument fataliste : « la vie continue... » Une fois passée l'émotion qui accompagne la nouvelle de la maladie, la banalité il est vrai, semble s'installer pour tout le monde... sauf pour celui qui s'y trouve collé tous les jours ! C'est sans doute ça qui se trouve signifié dans l'expression : « la vie continue » : Nul dans

l'entourage élargi ne s'en trouve réellement dérangé dès lors que je semble gérer la situation sans faire de vagues et mettre en place des solutions adaptées. Oui, mais quelle vie ? De quelle vie me parle t on ?? Celle qui consiste à manger, dormir, regarder la vie passer par la lucarne de la télé, pisser, cagner, se coucher, se lever, et recommencer le lendemain sans se poser de questions ? Ou celle qui consiste à découvrir, apprendre, échanger, faire des projets, militer, créer, se passionner pour de nobles causes, voyager, peindre, lire, écrire ou tout simplement rêver ? Peut-on seulement vivre sans rêver ? Il y a déjà tant de nuits que je ne rêve plus... je cauchemarde ou je dors... je dors ou je veille, mais je ne rêve plus ; ce doit être un luxe pour « bien portants » ou conjoints de « bien portants » !

Deux ans plus tard, douze kilos de moins et quelques aléas de santé me rappelant à l'ordre de mes propres limites :

On y vient à reculons, à petits pas prudents... mais on y vient, forcément, à l'idée qu'on ne peut pas combler tous les manques, que l'amour ne suffit pas et qu'on ne pourra pas tout fournir toute seule, en l'absence notamment, sur place, de relais familial... Dans la foulée, en effet, les filles ont quitté la maison et la région pour vivre leurs vies, et nous nous protégeons mutuellement, autant que possible, du détail de nos réalités épineuses ; nos mères affaiblies par l'âge ou la maladie, sont en quête du soutien actif que nous ne sommes plus en mesure de fournir ; Les amis, si présents et chaleureux soient ils, suivent leurs rails, règlent leurs propres problèmes, ou tracent leur sillon autour du monde en nous adressant les photos et cartes postales de leurs voyages !

Ce n'est pas seulement par orgueil, ou sous l'influx de la culpabilité qu'il est difficile de passer le relais à des professionnels ! C'est juste qu'au début, on ignore par où la maladie va nous faire passer, comment les choses vont se traduire dans le quotidien, comment on va résister aux attaques insidieuses mais bien perceptibles et bien palpables du mal. On se fait fort, l'amour aidant, de supporter la mise au pli de la frustration, de la culpabilité, du renoncement, et plus globalement de l'oubli de soi ;

On improvise d'autres règles du jeu pour s'accommoder de cette existence funambuliste, de cette mutation obligée des rôles de chacun, de la nature et la forme des échanges, des relations conjugales, familiales ou sociales... car on ignore encore qui va désertier, qui va nous soutenir aussi longtemps qu'il le faudra, qui saura nous écouter, nous parler vrai, sans forcément toujours ramener à soi les problèmes évoqués... bref ! on ignore tout simplement ce qu'implique le ménage à trois, avec la maladie, sur une longue distance ; On ignore, surtout, le caractère irracontable, incommunicable de ce que l'on va vivre tous les jours, et l'isolement qui va naturellement s'ensuivre !

En dépit, donc, de mes résistances à le mettre au monde des « malades dégénératifs » avec la pensée, ce faisant, qu'il n'en sortirait plus jamais et que le moment était forcément toujours un peu trop prématuré... je suis allée visiter avec lui un centre de jour. Au-delà d'un accueil très convivial dans une petite villa de quartier avec jardin, d'une organisation remarquable entre trois groupes d'une quinzaine de résidents réunis selon le degré d'avancée de la maladie, autour d'activités variées reposant toutes sur la stimulation ludique, j'ai d'abord pensé ; « le mien est encore trop bien, il ne s'y fera jamais... ». A ma grande surprise, pourtant, je dirais presque à ma grande déception, il y a si bien trouvé sa place qu'il s'y rend maintenant deux fois par semaine... Si tant est que j'inclinais encore un peu sur la pente du déni, rien de tel pour remettre les pendules à l'heure !

Il paraît que je dois m'en réjouir puisque je bénéficie d'un même coup :

-du temps de récupération qui m'est nécessaire pour tenir la distance dans l'accompagnement de la maladie,

-du temps libre ainsi dégagé pour mener mes propres activités de loisirs !

Ainsi raisonné, cela relève en effet, de l'évidence objective, mais ne tient pas compte des sentiments contradictoires qui vont « avec » : L'un d'eux, non négligeable relevant de la conviction que la maladie a bel et bien gagné du terrain, ce qui est loin d'être rassurant ! L'autre, non moins négligeable, relevant du constat que l' « Aide aux Aidants » se décline en lourds sacrifices financiers, ponctionnés sur les économies de toute une vie de travail à

deux, attestant si besoin était, que l'on est loin d'être égaux face à la maladie, et qu'il serait de bon ton pour le budget que mes propres besoins n'en réclament pas autant pour demain !

Enfin, bien que totalement rangée à l'idée que ma vie ne saurait se résumer à la seule fonction d'« Aidante » et qu'il me faut, désormais, faire l'apprentissage séquentiel de la séparation avant d'en vivre l'ultime étape, je ne change pas pour autant de costume à l'instant même où il monte dans le véhicule de ramassage ! Ma tenue de combat est faite de carrés d'oubli de soi, de renoncements aux désirs d'entreprendre, de privation de liberté d'allées venues, de l'abandon de toutes ces formes de projets qui nous tiennent habituellement lieu de passeport pour l'avenir : Et rien de tout cela ne se récupère à temps partiel sur commandes, surtout lorsque le quotidien pompe toutes vos forces, et que la confiance en l'avenir a déserté !

D'aucuns pourraient penser que la maladie quitte enfin le navire en passant quelques heures avec lui dans ces lieux habités... C'est ignorer qu'elle laisse au logis son armée de « lutins farceurs », si habiles à semer le désordre dans un ordre qui s'essouffle à se maintenir : Des portes grandes ouvertes sur l'extérieur qui donnent une fièvre de cheval aux radiateurs comme aux factures de chauffage, des lumières jamais éteintes, un robinet mal fermé par ci, une chasse d'eau non tirée par là, des appareils ménagers en mal de programmation, des placards désorganisés par trop de perquisitions inopportunes, des tiroirs béants, vomissant tout un tas d'objets inutiles, insolites, ou longtemps introuvables mais pieusement entreposés là, entre liasses de papiers plus ou moins précieux considérés comme définitivement perdus et autres liasses de papiers sans importance que l'on croyait avoir détruits,... une sorte d'inventaire à la Prévert : des brouilles prêtant à sourire si l'on vient à les relater hors contexte, mais qui, répétées à l'infini, démultipliées, additionnées, donnent l'impression d'évoluer dans un univers kafkaïen, à y embrouiller les fils de ses propres logiques, à y perdre ses propres repères !

Mais là n'est pas le pire bien sûr !

Rentrer à la maison sans lui, dans cet univers qu'il a entièrement aménagé de ses mains, avec tant d'habileté, d'opiniâtreté et d'amour pour le confort de la famille que nous avons construite ensemble, rentrer dans cette grande maison vidée de ses rires d'enfants, de ses traditions familiales, de ses bruits de perceuse et de pioche, de ses délires entre amis, de ses rêves de voyages,... c'est se trouver brutalement projetée dans l'avenir proche ou lointain de la maladie comme de la perte affective, matérielle, sociale, du peu qui nous reste de vie commune ; C'est se trouver pèle mêle au cœur de toutes sortes de questions, aussi douloureuses, culpabilisantes qu'angoissantes, du genre : « Quel sens donnerai je à ma vie quand je sortirai exsangue de cette aventure mortifère, des bleus et des bosses au cœur comme à l'âme, à l'issue du naufrage de ce qui devait être la meilleure part de ma vieillesse ? Qui m'aimera quand il ne saura plus le faire ? Que deviendra ma vie de femme amputée de cette moitié qui lui donnait l'appétit de vivre et l'audace d'entreprendre ? Ferai je seule les voyages que nous n'avons pas pu faire ensemble ? Où habiterai-je lorsque je serai résolue à vendre cette maison dont je n'assure l'entretien et l'aménagement que par respect pour lui, dans le souci de maintenir ses repères fondamentaux ? Y aura-t-il assez d'argent pour payer sa prise en charge dans une institution adaptée... en restera t il pour moi, si toutefois je lui survis ! Et, d'ailleurs, que deviendra t il si je disparaissais avant lui ? »

Lorsqu' enfin lassée de ces ruminations je me risque à fuir ce port d'attache, décidant de rejoindre le monde, d'emboîter le pas des foules affairées de quelques magasins, pour faire « comme si »... comme si je ne menais qu'une vie ordinaire, une vie de femme dont le mari est parti boire un coup, rigoler ou jouer aux boules avec les copains... comme si la vie m'était si douce que l'achat superflu de quelques fringues à la mode y tenait une place prépondérante ou comme si un nouvel accessoire vestimentaire pouvait m'aider à changer de peau, en y brochant quelques dentelles de frivolité, un brin de désinvolture, ce rien d'élégance et de séduction qui me rendrait un peu moins grise ... lorsque, donc, je me hasarde à errer dans la ville pour y meubler mon temps, y anesthésier le flot de mes pensées en me saoulant de son vacarme, il n'est pas rare que je m'empresse de faire demi tour avec l'impression irraisonnable d'avoir perdu quelque chose en cours de route... en somme de l'avoir oublié, lui, quelque part !

Impression d'autant plus douloureuse qu'elle correspond en fait à une réalité irréversible : je l'ai bel et bien perdu un jour, en cours de route, sur le chemin que nous tracions ensemble, et chacune de mes avancées, dans quelque direction que ce soit, ne fera désormais qu'entériner l'écart qui se creuse inexorablement entre nous. Dans ce contexte il y a comme un arrière goût d'indécence à rire ou chanter, à prendre le plaisir qu'on nous recommande de prendre pour pouvoir survivre à défaut d'avancer... Il y a comme une inconvenance à organiser ses temps de loisirs, une impudeur à se projeter sans lui dans un espace/ temps où il est encore si présent et qu'il occupe même, sous le joug de la dépendance, d'une façon de plus en plus prégnante. J'ai l'impression, ce faisant, pour le moins de devenir double, de mener une double vie, en quelque sorte de le tromper... bien qu'en réalité je m'emploie, sans vraiment m'étonner d'en être débordée, à mener de front trois vies dans une seule : la sienne, la mienne et la nôtre !

M'imposant paradoxalement une place prépondérante dans la réponse à ses besoins, en ne me laissant qu'une place de plus en plus accessoire dans l'expression des miens, la maladie seule, jubile, de savoir qu'elle aura le dernier mot, quelle que soit l'énergie investie pour la tenir en respect, quelles que soient nos ruses pour l'obliger à coucher dehors... Mais peut être, bien plus que la prisonnière d'une geôle pourrissante, ne suis-je que la gardienne obstinée d'une tour d'ivoire que nous rêvions imprenable, d'une histoire un peu désuète, ponctuée de serments où AMOUR rimait avec TOUJOURS, entre pleins et déliés, mots tus et mots dits, une histoire d'engagement « pour le meilleur et pour le pire », une histoire de loyauté...

L'un de nos plus grands poètes a écrit : « Les chants désespérés sont les chants les plus beaux... » Alors les nôtres sont beaux, qui disent leur volonté de rester debout sur le champ de bataille d'un ennemi résolu à ne nous laisser aucune chance, leur élégance à ne pas importuner les autres avec leurs plaintes, l'intensité du lien qui lui tient lieu de ressort contre l'adversité... les nôtres sont beaux de l'impertinence d'une vie qui s'effaçant à mesure qu'elle s'écrit n'a d'autre choix que de se réinventer chaque jour, de l'émerveillement sans cesse renouvelé à l'égard de toutes ces choses que personne ne prend plus jamais le temps de regarder ou d'écouter... de la grandeur des silences comme des émotions qui la ponctuent, de l'infinie et obsédante douceur de ses refrains.

En guise de « je t'aime » il me bredouille encore à l'oreille des « je t'écrème » qui me font boire du petit lait, me caresse des heures durant, du bout des doigts comme on le ferait d'une pierre précieuse, dessinant sans fin les contours de mon visage et de mon corps comme pour ne jamais les oublier ; et, quand rien ne vient troubler le déroulement de ces tendres rituels, pour peu qu'il ne se relève pas dix fois pour mener à bien l'une de ces missions inconnues le conduisant à s'égarer dans les couloirs, pour peu qu'il en oublie même de siffloter comme il a coutume de le faire, nuit et jour, lorsqu'il lui faut se décharger d'un trop plein de tensions, l'on s'endort main dans la main, joue contre joue, l'on se fond dans l'infinie tiédeur de nos peaux accolées comme celles de deux siamois soudés par un même destin !

Et, même s'il m'arrive, parfois, de penser que le mieux serait que l'on ne se réveille pas demain, que l'on en reste là parce que je redoute tellement les tempêtes à venir... Au final, quand même, je m'enorgueillis de penser que nos enfants et petits enfants n'auront pas à rougir de la façon dont nous aurons, bon an mal an, bon gré malgré gré, traversé cette terrifiante aventure... j'en conclus que je suis fière de lui, fière de moi, fière de nous, parce qu'on ne s'en sort encore pas si mal de cette galère, de ce « ménage à trois » qui aura sûrement raison de notre raison... raison de notre couple... mais sûrement pas raison d'un amour inscrit dans la mémoire vive de nos sens qui en garderont à jamais l'empreinte, et lui donneront de ce fait l'ultime réplique : celle d'une histoire unique qui est la nôtre, et qui, pour l'heure, n'a pas dit son dernier mot !

2nd prix : Nicole Rocton (Guebwiller - Haut-Rhin)

SANS LES MOTS

C'est l'été. La terrasse ombragée par la treille est chaude comme un sable de plage, et nous nous y vautrons à l'heure de la sieste. Les abeilles bourdonnent, pleines de raisin. Les touristes descendent la côte et détournent leur regard vers les grappes qui pendent au-dessus de nos têtes. Sur le flanc du coteau, un amandier domine la ville. Il est le premier à blanchir, quand le printemps arrive. Puis il s'étale, en juillet, de toutes ses branches, juste en face des fenêtres de notre maison.

Chaque jour, tous les trois, frère et sœurs, traversons les rues d'un pas décidé. Nous partons passer l'après-midi à Bessé, quartier bordé de jardins où habitent nos grands-parents. Les vacances sont là, plus de classe, plus d'horaires, plus de leçons à réciter. Notre grand-père nous apprend à faire du vélo :

« Ne regarde pas ta roue ! » dit-il. « Droit devant ! Si tu regardes au loin tu ne tomberas pas. »

Mais moi je fixe le sol, et le vélo prend l'allure du Titanic. Au secours, je tangué avec lui ! Soudain je comprends : fixer quelque chose droit devant soi, loin, oublier le vélo, partir, filer, libre. L'équilibre est là. Sans le sol, sans le mur, sans la peur, sans les bras, sans les pieds. Regarder loin, par-dessus bord, par-dessus vide. La brise chaude met ses doigts dans nos oreilles. Le paysage glisse comme une voile sur l'océan.

Sans les mains.

&&&

Sans-Les-Mots.

La nuit, un rêve vient : la maison aux cloisons invisibles, les trombes qui déferlent, de haut en bas. Un mur d'eau descend à bruit fracassant et silencieux. Pas une goutte ne pénètre à l'intérieur. Seulement, inaccessible, le mouvement incessant, l'écume, l'immense bruit que nul n'entend, la largeur de la pièce emplie de ce spectacle impalpable, infini. Niagara Falls, inondation. Pas un son au-dedans, pas une goutte qui filtre. Chute interminablement renouvelée, écumeuse. Rideau épais, inextricable, sombre, qui tapisse à l'extérieur la vitre protectrice. Spectacle écrasant, cataractes fantômes. Quelque chose s'est effondré et continue à s'effondrer, inexorablement.

Les années ont filé comme un vélo qui disparaît au loin. Un paysage émerge : des joies, des gouffres, des questions, des silences, des distances.

&&&

Sur l'étroit chemin qui mène de ta chambre au cœur de ce village de Normandie où nous marchons ensemble, tu épelles les mots sur les panneaux, les abris bus, les plaques des voitures. Les chiffres, les lettres, parfois se mélangent. Ton bras contre mon bras et ta main dans ma main, nous marchons à pas courts, et ton regard va de la fleur minuscule et rose qui passe sous la clôture, aux moutons qui s'approchent et soudain s'enfuient à perte de vue. Disparus, les « bidules ». Tu montres des « Tu-tu-tu ». Tu guettes un complément de commentaire de ma part, ou une réponse à une question que tu n'as pas posée. Ou bien alors peut-être l'as-tu posée dans une langue que je n'ai pas comprise : ta langue, unique, hermétique, intermittente.

Tu attends que je parle. Ton ralentissement insiste et m'informe que je ne m'en tirerai pas sans réponse. Alors, en écho à ton « Tu-tu-tu », je risque : « Oui, sans doute... ». Mais voilà ton regard qui me fixe, et ces paroles inattendues : « Ah bon ? Mais comment ça se fait ? ». Tu sembles attendre une explication qui ne saurait être reportée. Perplexité.

Comment « Tu-tu-tu » peut-il se faire, en effet ? Et que répondre ? Maintenant, c'est moi qui bredouille quelque chose d'hésitant.

Mais tu es déjà loin, dans une autre pensée. Ton regard s'attarde maintenant sur un papier de bonbon minuscule de couleur vive, coincé entre un morceau de grillage et le sol herbeux, sous la clôture que nous longeons. Tu le montres du doigt. Sans paroles, cette fois. Ce papier miniature captive ton œil. Ton attention est détournée. Sauvée par le gong, j'abandonne la recherche d'une réponse.

Nous poursuivons la marche. Poser le pied hors du trottoir est une aventure risquée. Pourtant, nous devons traverser la route où les voitures ignorent ton rythme ralenti. La hauteur de la marche est un obstacle que l'on contourne avec des ruses de sioux. Nous voilà sur la chaussée. Rien ne te fait accélérer le pas, ni le bras qui te tire avec ménagement et obstination - mélange contradictoire - , ni le bruit des camions qui enfle à nos oreilles et te laisse parfaitement indifférente.

Ouf. Mission périlleuse accomplie. Engouffrons-nous dans notre petite rue préférée, aux vieilles maisons fleuries. Dégustons le plaisir de poser les pieds côte à côte, à ton rythme, tranquillement. Ca tire un peu le dos, mais commentons le décor, prenons le temps. Guettons la parole reconnaissable, espérons-la. Puis renonçons. Tant pis. Soyons ensemble, de la tête aux pieds, pleinement. Cette promenade est un « présent », comme le double sens de ce mot l'indique : à la fois un moment unique, immédiat, et un cadeau.

&&&

Pourtant.

Avant, comme il fut difficile parfois d'affronter ton regard, tes paroles acérées que faisaient s'écrouler l'assurance, l'argument. Malheur à nous si nous ignorions le sens d'un mot, une date d'histoire, le nom d'un écrivain, ou si nous balbutiions notre leçon de maths, notre récitation. Tous les soirs tu préparais ta classe pour le lendemain, corrigeais tes cahiers, pendant qu'une casserole chantonnait sur la cuisinière. Autour de la table, chacun de nous trois peinait sur ses devoirs. Certains dimanche soirs, même, devant le tableau vert couvert de chiffres, de figures géométriques, de sigles barbares, ABC, COG, $xy - 56$, cos, sin, ... nous maudissions silencieusement les mathématiques, rêvions du lit où nous irions bientôt retrouver « Le Général Dourakine », « Pêcheurs d'Islande », « La case de l'oncle Tom »...

Le pas de notre père se faisait entendre dans l'escalier. Livres rangés, cartables bouclés, nous mettions le couvert, tu servais le repas. Nous nous retrouvions tous les cinq. Je guettais le reflet dansant de la lampe dans ma soupe, m'appliquais à faire des œuvres d'art dans ma purée, glissais discrètement un morceau de viande à Minouche, la chatte tigrée complice qui se frottait à mes jambes sous la table. A la radio, « Le comte de Monte-Cristo » nous tenait en haleine.

&&&

De ton pays d'Avant, celui qui a pendant un temps effacé l'autre - celui des cinquante années qui ont suivi notre naissance -, tu nous as raconté, pendant la période où il était présent à ta mémoire, ce que nous n'avions pas connu, ce qui s'était inscrit pour s'effacer ensuite, dans le pays de Maintenant, le Pays « Sans les Mots ».

Ton pays d'Avant : Rouen, la ville Musée, où le samedi les professeurs vous emmènent visiter des merveilles. Le port où les bateaux déchargent les cargaisons de bananes, la rue du Gros Horloge, la Seine prise par les glaces, l'hiver, pendant la guerre. Les barques qui attendent en contrebas que chacun descende et s'installe. Les sirènes des alertes, la course vers les cachettes souterraines, la maison de Sotteville où tu habites avec nos grands-parents, et ce dicton humiliant, haï : « Sotteville, sottes gens ». Les cours de violon où les parents discutent ensemble dans la salle où souffrent leurs enfants, et ce violon haï aussi parce que tu n'aimes pas les cours collectifs, et que tu n'as « pas d'oreille ». Ton rêve d'avoir un frère, mais tu n'en auras pas. Ton rêve d'être sage-femme, mais ton

père ne veut pas. Ton premier poste d'institutrice au Tréport, le soldat allemand qui entre dans ta classe, bute sur l'estrade et manque de tomber, tes élèves qui commencent à rire sous cape, et toi qui, dans son dos, désespérément, leur fais « les gros yeux », de peur des représailles. Tes trajets en vélo dans la Normandie occupée.

Et puis l'exil à Thouars, puis la fin de la guerre, la rencontre avec le fils de la dame veuve chez qui tu loges. Elle deviendra notre grand-mère, mais tu ne le sais pas encore. Ce fils, lui, revient de captivité. Vous vous retrouvez, régulièrement, « en cachette », pour des promenades le long de la Chaussée, au bord du Thouet, à Pommiers. Comme il est beau, ce site, et sa cascade qui chante...

Votre mariage a lieu en plein hiver. Et vous partez pour la Touraine.

&&&

Dans le pays de Maintenant, le grand rideau de pluie de l'effacement.

Dans le Pays de Main-Tenant, tenant ta main, nous essayons de décoder les signes du pays Sans-Les-Mots.

Tu écrivais encore, à la fin de l'année 1999. Sur ton agenda bleu, on peut lire :

« Carpe diem = Mets à profit le jour présent ».

Relire ces mots qui datent du temps où tu avais encore l'écriture régulière, fine et sûre... Et puis quels mots ! « Mets à profit le jour présent... »

Les vois-tu aujourd'hui s'inscrire encore à la fenêtre de ta chambre, quand le matin s'y agrandit ? Que t'offrira le jour présent ?

Cette phrase est une des dernières que tu aies notée, mises à part celles que tu as dû rédiger pour quelques lettres envoyées au début de l'année 2000 en réponse aux vœux d'amis ou de membres de la famille, puis des notations devenues de plus en plus rares sur ton agenda bleu, ou ton calendrier.

Au début de ton séjour en Alsace, tu écrivais encore des phrases élaborées :

« Ce soir, Mademoiselle Christ m'a fait visiter sa chambre, au premier étage de l'autre bâtiment (très agréablement meublée et arrangée) ».

Puis quelques informations brèves notées de temps en temps :

« Aline a téléphoné de Toulouse. Ils en repartent samedi. »

« Yvonne de Tulle m'a téléphoné. Ca va. »

« Aujourd'hui, pendule remise à l'heure. »

« Je me suis promenée un peu l'après-midi. »

« Visite du docteur vers 14 h 30. Bien. »

« Bain impromptu vers 10 h et demie ».

Puis :

« Je couche là. »

Puis des pages blanches.

Au Pays de Maintenant, cela paraît extraordinaire : « Carpe diem. Mets à profit le jour présent. ». Une phrase pour orienter les yeux vers une pépite. « Vivez, si m'en croyez, n'attendez à demain. Cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie. » dit aussi Ronsard.

Engageons-nous à la recherche des roses, traquons, au pays dévasté, les cadeaux imprévus : le moment où tu dégustes une fraise en te léchant les doigts, où tu avales une tartelette aux pommes préparée par Linet', ma soeur... Et puis le geste tendre que tu engages au détour d'un couloir : une caresse sur notre bras et des paroles à savourer comme un bonbon, que tu prononces, aux instants immobiles :

« Tu es bien mignonne ! ».

Moments précieux auprès desquels le Temps s'arrête. Moments au creux desquels les mots se cachent, puis sortent, enfin, ceux que peut-être – sans doute - nous n'avons jamais osé dire « avant » :

« Je t'aime, Maman »

&&&

Main dans la main, nous arpentons les longs couloirs. Ton bras libre cherche par intervalles à prendre appui sur la barre brune, contre le mur, qui aide à ne pas trébucher. Les noms inscrits sur les portes des chambres attirent quelquefois ton regard, tu t'exerces à les déchiffrer. Puis c'est le tien que tu découvres, nom inconnu, tu en affrontes la lecture comme tu t'engages dans celle des autres noms. Ton regard et tes efforts glissent vers la porte suivante, le nom suivant.

Ma pensée quitte le couloir et je revois nos promenades sur les chemins d'Alsace, au creux des collines vertes, sous les arbres que tu trouvais si hauts.

Ce n'est pas au pays d'Avant, dans l'urgence et les soucis, que nous aurions pu marcher ainsi l'une au pas de l'autre, conscientes du moment où nous nous retrouvons pour goûter l'instant qui passe.

&&&

Avant, peut-être ne savions-nous pas, ne pouvions-nous pas prendre ce temps nouveau, ce regard nouveau sur les lieux, sur les autres, sur les événements, sur les paroles ou leur absence, sur nous-mêmes.

Un soir, au temps où tu vis encore en Alsace, à quelques mètres de mon appartement, dans la rue d'à côté : alors que nous nous sommes promenées ensemble l'après-midi, et que je te pense endormie tranquillement dans ta chambre à la Maison de retraite toute proche, la sonnerie du téléphone retentit dans le salon. C'est toi. Il est 22 h 20 :

- Allo, Colo ?
- Oui, c'est moi.
- Ah !... Je voulais te demander... Ton père n'est pas encore rentré. Je ne comprends pas...
- Il est mort depuis plus de vingt ans...
- Oh ! Non ? Vraiment ? Ah, ça alors... Oh...
- Oui. Tu ne t'en souvenais plus ?
- Enfin, non. Je l'attendais, je commençais à m'inquiéter. Ca alors...
- Oui. Ne t'inquiète pas. Je suis tout près de là où tu es, essaie de dormir, couche-toi maintenant, il est tard.
- Ah bon ? Tu habites où ?
- Dans la même ville que toi, la rue d'à côté. On s'est vues cet après-midi, on a été se promener ensemble dans les rues que tu aimes, et moi aussi.
- Ah, ça alors ! Et moi, je suis où ? On est quel jour ?

Ce soir-là, on n'est pas encore au pays Sans les Mots, mais il approche. Tu peux encore essayer de poser des phrases qui font entendre ce qui vient se mêler dans ta tête, même si tu ne peux pas toujours y mettre de l'ordre.

&&&

Il y eut aussi le temps où tu aimais encore employer des expressions spéciales : « J'ai bientôt octante ans ! », le temps où tu te remémorais des chansons : dès que le panneau « Lautenbach » apparaissait au détour d'un chemin, tu entonnais :

« C'est à Lautenbach, qu'on danse, qu'on danse. Voyez passer les rubans noirs. La la la la la la la... »

Personne d'entre nous n'avait jamais entendu cette chanson, mais elle devait remonter de ton enfance lointaine. Regardant la haute cime des arbres et les collines, tu entonnais aussi :

« Là-haut, sur la montagne, l'était un vieux chalet... »

Si nous partions pour une promenade un dimanche de soleil, tu récitais :

« Le ciel est bleu, la mer est verte. Laisse un peu la fenêtre ouverte... »

Et le petit ruisseau qui serpente dans les pentes vertes de Murbach te rappelait les torrents de la Corrèze où tu aimais tant aller en vacances quand tu étais enfant.

Mais si le temps était gris, tu disais :

« C'est un temps de Rouen ! « Pot de chambre de la Normandie » ! »

... Puis ces mots se sont tus, ces images et ces textes ont disparu de ta mémoire.

&&&

Dans le pays de Maintenant, parfois pourtant ressurgissent encore des mots qui s'assemblent. Lors d'une promenade, alors que nous cheminons, attentives aux maisons, aux fleurs, aux panneaux qui attirent encore ton œil, tu demandes soudain :

« Et ton père ? »

Je te regarde, écarquillée. En ce moment précis, tu sais donc que je suis ta fille. Tu peux former une phrase. Tu as conscience que celui dont tu parles était mon père, notre père – il te reste deux filles - et en même temps ton mari, celui dont tu m'as dit un jour, il y a quelques années – c'était si beau - :

« Je l'aime encore ».

Le rideau de pluie s'écarte soudain, la vitre est claire, tout peut s'y réinscrire. Plus de cataractes déferlantes, plus de montagne d'eaux qui effacent, de tempête qui effraie, de ténèbres qui désespèrent. Je te fixe et te dis, comme je t'avais dit le soir du coup de fil :

« Il est mort depuis plus de vingt ans. »

Mais ton regard et ta pensée ont déjà dérivé vers un ailleurs qui les reprend, et tu lis le message inscrit sur un panneau publicitaire, avec application. Tout autre élément du présent semble être oublié hormis ces lettres que tu déchiffres. T'interrompre est inutile.

&&&

Dans ce pays des cartes brouillées, il nous est arrivé, justement, à nous, tes filles, de décider de te présenter nos cartes d'identité pour te prouver que contrairement à ce que tu nous affirmais à ce moment-là, nous étions bien tes filles. Mais nos deux cartes entre les mains, tu t'indignais encore : non, ce que nous disions était insensé.

Car nous suivons la piste d'une gigantesque énigme. Parfois sur cette piste, un indice attire nos yeux. Nous le saisissons avec les pincettes de la curiosité, le rangeons dans le tiroir de notre tête et refermons provisoirement le couvercle de la boîte aux mystères. Sherlock Holmes répond rarement à nos appels, et les indices ne révèlent jamais exactement la prochaine étape.

Ainsi, encore, il y a peu de temps, nous sortons toutes les deux pour une promenade. Tu tentes de temps en temps des essais de communication, des rébus dont je ne découvre pas la solution. Soudain nous croisons un couple accompagné d'une enfant d'une dizaine d'années, et tu t'écries : « Oh la mignonne petite fille ! » : toute une phrase bien ordonnée, précise, tout à fait à propos. Est-ce le fait que tu ne vois plus souvent d'enfant qui ranime en toi un savoir enfoui, inutilisé ?

Pourquoi peux-tu encore lire alors que tu n'écris plus ? Pourquoi parfois t'arrive-t-il de contempler tes mains aux doigts noueux comme s'ils étaient des objets étranges et étrangers, et que tu t'étonnais de les trouver là, au bout de tes bras ? Tu me les montres, puis me regardes et sembles m'interroger silencieusement. Je risque une explication : « Oui, il arrive que nos doigts soient déformés par l'âge, les rhumatismes, c'est ça qui t'étonne ? » Ton regard s'éloigne, tu ne réponds pas.

Ta propre image, dans un miroir ou sur des photos, te laisses indifférente. Si tu manifestes clairement que tes mains t'étonnent, tu passes sous silence la rencontre avec ton visage, et ton regard glisse sur son reflet sans s'arrêter.

Sur les murs de ta chambre sont exposées des photos commentées en couleur par Linet', ma sœur. Comme sur une route à itinéraire complexe, ils sont des panneaux destinés

à te conduire de l'image des visages au souvenir de ceux qui forment ta famille. Mais soudain tu nous appelles « Madame », et les photos autant que les originaux se retrouvent dépourvus de leur identité.

Et puis ceux-là sont les vivants. Où sont gravées l'image de ton fils, - notre frère - mort à dix-huit ans, celle de ton mari, mort peu après son départ en retraite, celle de ton père, celle de ta mère ? Leur absence a-t-elle creusé un gouffre, à chaque fois plus profond ?

&&&

Les cataractes aveugles lèchent les parois de verre, à grand bruit silencieux. Elles frappent à grandes lames contre un mur invisible. Le droit d'entrée est en attente. Mais la paroi infranchissable ne permet pas l'inondation.

Ou bien ces grandes eaux noires ont-elles tué les souvenirs ? Déferlent-elles à grands tonneaux, dans ta mémoire ?

Dans quel chemin t'es-tu perdue ? As-tu passé la vitre en pays inconnu ?

&&&

C'est Noël. Nous sommes venus avec la bûche pour la déguster avec toi. Nous tous : tes enfants et petits-enfants. Même si nous ne sommes pas nombreux, nous sommes heureux de nous retrouver là, auprès de toi, nous qui sommes éloignés chacun par les distances géographiques. Lorsque nous arrivons, tu somnoles dans un fauteuil. Ton réveil semble difficile, et nous tentons de t'expliquer que nous venons pour partager un moment avec toi. Tu grognes, et d'un geste nous montres que tu veux être tranquille, que tu ne nous connais pas, que nous ne t'intéressons pas.

Ne pas s'arrêter là. Sourire. Puiser dans les réserves de l'humour. Revenir – doucement – à la charge. C'est comme le Petit Prince avec le renard. S'approcher un tout petit peu plus près, progressivement. Jusqu'à ce que tu sois complètement éveillée, et peut-être prête, enfin, à nous reconnaître, nous accepter, sourire, parler.

T'apprivoiser. S'asseoir, attendre, risquer un sujet qui t'attire, attendre encore, guetter un regard, une parole, un geste d'accueil.

Sortons la bûche, attaquons le découpage. Linet', courageuse, se lance à l'assaut et coupe le trophée en huit parts. Puis admire la tablée.

Et pleure.

Ca coule lentement, silencieusement, inexorablement. Petite pluie épidermique, qui adhère à nos yeux à tous. Tu es plongée dans tes pensées impénétrables. Ailleurs. Tout près, très loin. Séparée de nous par des cloisons infranchissables, à des millimètres de tes filles, de ton gendre, de tes petits-enfants. Chacun ravale les alluvions liquides et salés inavouables, et tente une petite phrase allègre et sympathique, fort à propos ou complètement hors contexte. Parler. Rompre le silence envahissant qui laisse entendre les cascades lacrymales.

Et soudain te revoilà présente, tu admires les parts de gâteau, la petite scie verte en plastique qui les décore, le sapin, les champignons en meringue. Tu attaques la dégustation. Un gros poids bascule par-dessus nos épaules pour s'étaler sur le carrelage et filer vers la porte de sortie. Ouf. Détente. Nous risquons des sourires, commentons la décoration de la salle, attaquons avec appétit la tranche de bûche fraîche. Les maxillaires s'agitent, nous surveillons que tu n'oublies pas de te régaler, et nous sommes bien, ensemble. Puis nous allons dans ta chambre pour le moment des cadeaux. Nous t'aidons à enlever les emballages, guettons ton regard, tes paroles. Tout cela te rappelle-t-il d'autres Noëls ? La maison de ton enfance, en Normandie ? Celle de la nôtre, en Touraine ? Rien ne le laisse penser. Mais peut-être, dans un chemin de ta mémoire, un lointain écho...

Tu tournes maintenant méthodiquement les pages d'un nouveau livre découvert par Linet' lors d'une de ses minutieuses explorations dans les dédales d'une librairie : des images

colorées, des thèmes qui accrochent ton attention et ta curiosité, des phrases courtes écrites en grosses lettres. De quoi capturer ta soif de connaissances qui n'est pas éteinte.

Et nous nous remémorons les « Va chercher le dictionnaire. » qui ponctuait les soirs de devoirs et de leçons, quand nous étions enfants, les « Regarde dans la flore. » qui nécessitait que nous nous précipitions sans attendre pour trouver absolument l'identité énigmatique d'une plante découverte en cueillant des champignons, le dimanche après-midi, dans les chemins de la forêt. Et nous grommelions intérieurement : « La prochaine, fois, pas la peine de ramasser... »

Tu lis à haute voix. Peu importe ton entourage à ce moment, tu es toute entière concentrée sur ce que tu découvres. Parfois fusent, inattendues, des remarques étonnées :

« Dis donc ! Il a un drôle de nom, ce papillon ! »

« Et ce bidule... Ah, tiens, c'est un lapin. »

Emerveillés de t'entendre retrouver des mots, nous nous regardons et nous extasions de ce spectacle éphémère : pour quelques minutes, de nouveau toi, pleinement toi.

&&&

Je me souviens. J'avais douze ans, peut-être treize. Tu régnaï sur notre monde en maîtresse. Un jour, j'avais égaré mon sac de sport. Je haïssais le sport... Et quel sac de sport ! En tissu blanc, taillé aux dimensions que la « Mère Doudou » - notre professeur - avait minutieusement imposées sur papier officiel. Le prénom et le nom de l'élève devaient y figurer en bonne place et en larges lettres, brodées au fil rouge, au point de tige. Tout cela avait été scrupuleusement exécuté par toi. Et j'avais perdu ce maudit sac, ainsi que son contenu. Comment ? Quand ? Mystère. Il ne me manquait pas. Par contre, je savais bien que si je ne rapportais pas au plus tôt l'objet du crime, la patience du professeur s'épuiserait, et je n'y gagnerais que quelques jours de répit. Mais j'avais beau chercher, impossible de le retrouver. Bien plus que les foudres de notre professeur, je craignais les tiennes. Non pas que la situation de Cosette fût le calque de la nôtre, ou que j'aie quoi que ce soit à voir avec une enfant martyre, et toi avec la Thénardier. Non. Mais quand quelque chose n'était pas conforme à ce que tu attendais, ton regard autant que tes paroles me glaçaient, me paralysaient. Je me sentais alors aussi méritante qu'une déjection canine. Réellement, profondément. Aussi mes nuits étaient-elles à cette époque entrecoupées de cauchemars. J'avais un étai dans le ventre en permanence. Je repoussais chaque jour au lendemain le moment d'avouer mon forfait. La pensée de cette situation insoluble me suivait partout, sur le quai que je longeais en traînant avant de rapporter les courses, sur le trajet du collège quand je partais le matin, quand je revenais à midi, quand je repartais l'après-midi. C'était à la fois ridicule et gigantesque.

Je ne pourrais pas dire aujourd'hui comment s'est résolue l'affaire. Je sais seulement que dans un cas comme celui-là j'étais incapable d'aller vers toi sans trembler en silence et craindre les mots qui me découperaient.

&&&

Et te voilà maintenant, toi qui nous toisais, t'indignant que nous ignorions la date du sacre de Charlemagne ou la formule du théorème de Thalès, nous réduisant ainsi à de microscopiques illettrés, te voici cherchant du regard un repère qui te serait une aide, un appui pour te relever du fauteuil trop profond. Et des torrents inextinguibles s'engouffrent dans les couloirs de nos pensées, dans les méandres de notre cœur. Quelque chose se tord, inexorablement, dans notre ventre, et hurle au désert de notre incapacité à te redonner la conscience d'être toi, la Toi que nous avons connue, qui régissait notre maison, qui savais, qui disais, et nous obéissions.

Et tu es notre fille, et nous ne voulons pas. Nous cherchons notre mère et ne la trouvons pas.

Et les chutes incessantes se fracassent du haut des falaises de granite de l'impossibilité de détourner le cours de la vie comme elle va. Nos ongles déchirent la peau de la paroi de verre de la vitre assassine.

&&&

Pourtant, ces cordes d'eau nous séparent et nous lient. Ta vulnérabilité érode les aspérités de nos ruades internes. Nous sommes à tout instant en équilibre au bord d'un gouffre, comme le lapin des dessins animés, dont les pattes continuent à tricoter dans le vide jusqu'à ce qu'il s'aperçoive soudain que le sol n'est plus là. Ses oreilles hérissées se dressent, son hurlement retentissant et infini se perd dans le vide où inexorablement, soudain, inévitablement, il tombe.

Mais il ne se fracasse pas. Tout au fond, incrustés dans la terre sombre du précipice, un doigt arqué, puis l'autre, puis trois, puis cinq, tout doucement, s'exercent à fonctionner, avancent, reculent, dansent un hésitant menuet. Puis le lapin entier progressivement réapparaît, couvert de sparadraps, regarde autour de lui, inquiet, bosselé, déchiré, raccommoqué, plâtré, bancal, appuyé sur une béquille fêlée. Il avance timidement d'abord, tente une patte puis l'autre, serre les épaules, se retourne, se cache, reprend sa route, lance en l'air sa béquille et détale, puis freine à mort, revient, reprend la route, se redresse, sifflote. Fanfaron, il surmonte l'effondrement.

Nous ne voulons pas voir le gouffre du temps de Maintenant, sans fond. Sans cela, nous tombons, dans le chagrin sans fin, dans la stérilité de la révolte, dans le hurlement qui s'étire comme un chewing-gum interminable. Il nous faut porter le regard au loin, et comme sur le vélo de l'enfance, apprendre l'équilibre :

« Ne regarde pas ta roue. »

Ne regardons pas le puits, les chutes. Avançons, les yeux fixés sur l'horizon. Sans la roue, sans la peur, sans les mots.

Main-tenant.

Tenant ta main, nous bâtissons un pont par-dessus gouffre, comme dans les parcours sportifs, un pont de cordes, branlant, solide, dansant. Nous avançons les pieds l'un après l'autre, sans rien savoir du pas suivant. Pas en Superman, apte à tout vaincre, à relever allègrement la tête au cœur des plus épaisses interrogations. Non. En humains. En nues mains. A mains nues. A vue.

&&&

Ayant vécu longtemps au pied d'un château fort, nous aurions pu veiller, inspectant l'horizon... Ainsi parlait Péguy, de ce château royal :

« Et moi, j'en connais un dans les châteaux de Loire
Qui s'élève plus haut que le château de Blois
Plus haut que la terrasse où les derniers Valois
Regardaient le soleil se coucher dans sa gloire. »

Ce château de Chinon, qui domine la Vienne, a pendant quelques siècles maintenu une partie de ses murs, et formait ainsi la plus grande ruine féodale d'Europe. C'est au pied de cet édifice impressionnant que nous avons vécu notre enfance, et que tu as passé cinquante ans de ta vie, dont tu ne parles plus.

Il est en train d'être restauré. Apparaissent petit à petit, au fil des gigantesques travaux, des toits, des murs, un fort que l'on ne voyait plus et qui va de nouveau s'étendre, et se dresser, et dominer la ville. La puissance et la beauté architecturales de l'édifice historique sont donc en voie de réapparaître. Mais se dessine au fur et à mesure de cette renaissance un aspect insolite : un contraste évidemment saisissant entre les pierres grises ancestrales et les éclatantes pierres blanches qui composent les parties nouvelles, entre des salles centenaires depuis si longtemps ouvertes à l'air libre et des pièces maintenant fermées, arborant de luisantes couvertures d'ardoises tourangelles. Ce paysage qui nous a été si

familier pendant toute notre enfance, puis notre adolescence, notre jeunesse, a tellement changé que c'est à peine si nos yeux, l'englobant largement, de l'autre côté du pont, le reconnaissent.

Alors, peut-être pouvons-nous ainsi essayer de concevoir un millième de ce que constitue pour toi la difficulté tellement hors de portée de notre imagination qui consiste à mettre un nom, un mot, une pensée, une cohérence, sur ce que tu ne sais plus reconnaître, concevoir, nommer : le fil du temps, les lieux, les personnes, le sens d'un geste, les raisons de te lever, de t'asseoir, de te coucher, de manger, de partir, d'arriver, de parler, de se taire, de faire confiance ou non, de croire, de refuser, de choisir.

Au temps des chevaliers, la haute forteresse, percée de meurtrières, au-dedans de ses murs, par ses fentes assassines, permettait à la flèche de viser l'assaillant. Mais nous, abrités par sa silhouette protectrice, notre temps découpé par les coups sourds de Marie Javel, la lourde cloche en fonte de la Tour de l'Horloge, blottis au pied du fleuve ou regardant au loin, nous, l'ennemi du dedans, nous ne l'avons pas vu. Personne, sur le qui-vive, ne guettait au château. Nous sommes donc désarmés : miroirs brouillés, passeports faussés, passe-ponts tricotés sur le tas, passe-montagnes, para-chutes, chutes d'eau, chut !... Silence.

Voilà le temps d'être à l'écoute d'autres langages, de porter son regard sur les terres dépouillées. Château ancien, château nouveau, le décor a changé, tu ne reconnais plus ce qui t'entoure. Les repères sont masqués, tu erres à la recherche de tu ne sais plus quoi, de tu ne sais plus qui, étrangère à toi-même, comme une pièce sans toit, comme une pièce sans toi. Vulnérable, tu entreprends la traversée des apparences. Et nous aussi, qui te suivons sans guide, t'accompagnons, pour la visite, dans des lieux en travaux, les lieux anciens de ta mémoire. Où sont les murs où s'appuyer ? Avec quelles pierres bâtissons-nous ? Vois-tu la tour, vois-tu le fleuve ? Avec quels mots les diras-tu ?

Il est une possession qu'on ne peut t'enlever : la dignité. Car tu ne peux la perdre, elle ne t'appartient pas. Elle est dans le regard de qui te voit, dans la pensée de qui comprend que ton visage est un double du sien, et pourtant différent. Si elle n'est pas en l'autre, il ne l'accorde pas, il ne l'enlève pas. Il ne sait pas ce qu'est un homme.

Il est une évidence dont tu ne peux douter, qu'on ne démontre pas : autant que de manger, de boire, de dormir ou de te réveiller, tu as besoin d'aimer, et de lire dans nos yeux que nous savons aimer. Car tel est le secret du Pays insensé, mystérieux, désolant, insondable, douloureux, révolté, inconnu, incontournable, de Main-tenant : ses chemins seront praticables si nous y cultivons dignité, respect, amour inconditionnel. Des produits dont le Petit Prince dirait qu'on ne les achète dans un aucun magasin.

Nous marcherons sur ces chemins si nous nous autorisons aussi nous-mêmes à montrer la vulnérabilité, et la faiblesse, et le découragement, et l'espérance, qui sont en nous.

« Baisse un peu l'abat-jour, il fait si doux ce soir... »
Ces vers que tu aimais, vivons-les aujourd'hui.

3^e prix – Georges Druon (Saint-Maurice - Val-de-Marne)

SPIRALES VENUES DE L'AUTRE MONDE

Nous faisons l'amour, toi et moi, depuis de si nombreuses années, avec la même joie de découvrir une autre parcelle de notre être, une sensation différente, une image nouvelle formée d'une partie inexplorée de notre corps, pourtant déjà riche d'expériences innombrables. Se construisait encore en nous après tant d'années, une architecture intime, élans d'émotions et de plaisir. Quelque chose de sacré, comme une résonance avec le monde, émanait parfois de nos cœurs enflammés de désir.

Mais quel refoulé nous a empêché de libérer nos blocages invisibles ? Tu n'as confié à personne les soucis de ton intimité. Le mal a ceci d'étrange : il se cache, attend sournoisement, longtemps, le dernier moment pour surgir du bois. Comment moi, médecin généraliste de campagne, ne l'ai-je pas perçu, deviné, diagnostiqué plus tôt ?

Insolite, depuis quelques temps je sentais au milieu de ton ventre une lointaine présence. J'attendais, incapable, au lieu d'aller explorer au plus près cette impression inaccoutumée. Ma raison apeurée, devenue muette, s'y refusait. Le centre de toi, que ressentait-il ? N'y avait-il pas une lourdeur inquiète en ta chair ? Il a fallu que surgisse le sang entre nous. Me voyant recouvert de cette humeur rouge inhabituelle en dehors de tout cycle, j'ai su immédiatement que le mal était là. Mais entre nos deux cœurs effrayés, impossible de dire son nom, nous nous taisions, je connaissais parfaitement ce nom, sans pouvoir le prononcer devant toi, enfoui en mon esprit comme ultime protection. Rose, mon épouse, tu devinais toi aussi ce nom imprononçable, mais le repoussais, lui opposant un barrage plus solide encore.

Le frottis a été sans appel, sans pitié, inexorable, brutal et fou, alors que ton corps était actif, résistant et parmi les plus sérieux que j'aie connu. « Cancer du col et du canal cervical de l'utérus de classe V ». C'était très grave, déjà avancé, urgent. La clinique laisse toujours un petit espoir d'erreur. Là, devant la fragile feuille de papier d'un résultat de laboratoire, l'avenir devient impénétrable, une lourde chape de plomb s'abat, obscurcit et transforme d'un coup le virtuel en réalité, en nécessité de lutter contre la mort annoncée.

Début de l'automne 1987. Quarante trois ans, ma Rose, et te voilà atteinte de cette maladie dessinée sous forme d'un crabe effrayant qui dévore la vie en nous, grossit jusqu'à mourir lui aussi de nous avoir volé notre chair. J'étais pessimiste sans pouvoir te le montrer, mais toi, après la première stupéfaction de ce diagnostic ne laissant aucun doute, tu étais tellement optimiste et courageuse, déjà prête à affronter tous les traitements, si décidée à te battre contre l'injustice faite à ta vie, que je t'admirais une fois de plus.

Nous pensions abasourdis à nos deux filles étudiantes à Lille, Blandine l'aînée, vingt et un ans, Anaïs vingt ans. Elles revenaient chaque fin de semaine dans cette jolie maison que nous avons fait construire toi et moi, dans un petit village près de notre travail. Décennie 1980, régnait encore un tabou autour du mot « Cancer ». On l'employait avec discrétion, quand ce n'était pas le silence, comme si le mot valait infamie, condamnation, risques surajoutés, blessures intimes irréparables. Tout cela en proportions variables selon les personnes. Loin de cette occultation que nous avons eue tous les deux au moment de l'alerte, telle une prière silencieuse avant la certitude, tu étais animée maintenant d'une volonté de regarder en face pour mieux lutter, tu voulais tout savoir, quoi qu'il arrive.

Dans les jours qui ont suivi cet inéluctable, j'ai tourné et retourné l'arbitraire de ta maladie dans ma tête. Je me sentais presque responsable de cette erreur de la nature envers toi. D'un autre côté, je contestais intérieurement que j'aie pu être cause de ta maladie. J'oscillais ainsi entre des pôles contradictoires : « négligence coupable, responsable, non impossible,

m'auto accuser est idiot ». Mariés ensemble depuis vingt-trois ans, j'avais certes commis nombre d'erreurs, attaché comme tout un chacun à mes petites vérités, à mes cachotteries, à quelques infidélités. A ce compte là, me disais-je, toutes les épouses seraient malades. Je refusais d'être la cause de ton malheur, j'allais t'aider, te soutenir du mieux possible, continuer de t'aimer.

Quelques-unes de nos relations me reprochèrent vertement de n'avoir pas exigé de toi un suivi gynécologique régulier, comme le pratiquaient déjà nombre de femmes autour de nous, dont certaines de tes amies. Ces accusations s'ajoutaient à ma propre culpabilité, d'autant plus que j'adressais mes clientes chez le gynécologue pour ces examens de contrôle. Mon seul argument était ta propre liberté. Ta dernière visite datait de plus de cinq ans.

L'heure était d'agir, de consulter, de savoir où aller pour les meilleurs soins. Tout a été très vite. Nous irions dans une clinique privée de cette grande ville de Champagne Ardenne, pas très loin de chez nous. Après l'examen clinique et les radiographies, le chirurgien s'est montré rassurant : « N'ayez crainte, votre type de cancer et de localisation se soigne très bien, je peux pratiquement garantir que vous allez totalement guérir. Avant de vous opérer, de vous enlever l'utérus et les ovaires, je dois vous poser une source intra vaginale radioactive, de l'iridium. Ce n'est pas douloureux, simplement ça dure une semaine et vous serez en chambre isolée. Votre mari ne pourra vous rendre visite que quelques fois pour ne pas s'exposer au rayonnement ».

Ce discours clair te convenait, te donnait confiance. Pour moi ce protocole d'irradiation préalable à l'importante intervention, signifiait un degré supplémentaire de gravité.

Visite limitée à dix minutes. A la fin du protocole tu étais fatiguée, lasse de devoir rester allongée, n'ayant la possibilité de te déplacer que pour la toilette et les besoins naturels. Première épreuve pour toi si affairée toute la journée, entreprenante, organisée, méticuleuse parfois jusqu'à l'obsession. J'étais, et suis encore, moins ordonné, conservateur d'objets, et j'appréciais ta capacité d'aménager, de prévoir. Mais pourquoi peu à peu, en étais-tu arrivée à être si exigeante, maniaque, agressive devant une salissure, un désordre, au point de parfois déprimer, de restreindre les invitations dans « Ta » maison ?

Au retour de cette radiothérapie de contact, avant l'intervention chirurgicale d'ablation, quelque chose de cette tension autour de ton univers domestique avait changé : un « lâcher prise » non formulé, mais réel, une capacité nouvelle d'accepter une liberté des choses autour de toi, sans besoin de les mettre sous ton autorité implacable. Trois semaines après la fin de l'irradiation, l'opération. Le chirurgien m'a informé qu'en effet, le mal était déjà important, qu'il avait dû pratiquer un large curage lymphatique au-delà de plusieurs ganglions positifs à l'examen cytologique extemporané. Techniquement, tout s'était bien passé. Nouveauté et progrès, il avait suturé à certains endroits, avec des agrafes qui allaient rester à demeure. Ce dernier point m'inquiétait.

Après dix jours d'hospitalisation, tu es revenue à la maison. Sur le chemin de retour j'ai dû m'arrêter au bord d'un champ, tu avais la diarrhée, des nausées, tu souffrais. Tu n'avais que quelques soins infirmiers, des antalgiques, et si besoin pour des douleurs plus intenses, de la cortisone injectable. Ton abdomen était gros, tendu, tu étais inquiète, mal à l'aise, sans d'appétit. De la beauté bleue de tes grands yeux, tu me regardais, cherchant à savoir. Comme toi, je voulais me persuader qu'il ne s'agissait que de suites opératoires normales. Mais je me souvenais du chirurgien... Quelque chose de sérieux, et d'évasif à la fois dans ses propos, me donnait l'intuition qu'il s'en remettait pour partie à l'imprévisible.

Le destin s'est manifesté plus rapidement que prévu. Il est plus fort que la volonté et l'espoir réunis. Huit jours après l'intervention, ton ventre était devenu en une nuit, celui d'une femme enceinte, mais d'un enfant de malheur et de douleur. Je pensais qu'une ou plusieurs sutures

avaient lâché, que des humeurs et du sang s'étaient répandus. Après la ré-intervention en urgence, le chirurgien encore plus grave et solennel, m'a dit que non, rien n'avait cédé pour des raisons techniques, mais le cancer dans son œuvre de destruction, avait tant fragilisé les tissus qu'ils avaient secrété en abondance un liquide sanguinolent. Avec un aplomb professionnel, il m'a dit que c'était sérieux, mais qu'il fallait garder le même espoir, comme si ce recommencement obligé n'était qu'un épisode sans conséquence. Il savait que c'était probablement faux, mais que dire et que faire de plus ? Le silence est parfois préférable à la colère.

Au bout de quelques jours, tout allait mieux. Progressivement, tu as pu te déplacer dans la maison, manger, faire ta toilette, lire tes livres d'histoire de France, Braudel, tes biographies d'auteurs ou de personnages célèbres, Victor Hugo, Voltaire, et bientôt marcher dans notre grand jardin. Ton médecin traitant officiel, un de mes amis, te donnait les arrêts de travail. Il passait beaucoup de temps auprès de toi, infiniment plus qu'auprès de n'importe quelle autre cliente. Il était à la fois amoureux de toi et fervent catholique, il voulait te convaincre de revenir à la foi en ce dieu chrétien sauveur, auquel tu ne croyais plus. Ce n'était pour toi qu'un souvenir d'enfance, une croyance imposée par ta famille. Vers dix-huit ans, tu avais perdu cette illusion devant le constat que tous ces gens, remplissant l'église le dimanche, se comportaient avec autant d'indifférence, et parfois plus de mauvaise foi, que n'importe quel athée : ce que tu étais devenue. Ce que j'ai toujours été : Dieu n'a jamais voulu se manifester en moi.

La douleur ne s'est pas indéfiniment laissée amadouer, elle couvait en ton ventre malmené, déchiré. A cette période, la recherche avait mis un espoir dans les interleukines, afin de stimuler les défenses immunitaires pouvant aider à rejeter les cellules cancéreuses. Nous sommes allés dans un grand Centre de Recherche à Paris. Dans son modeste bureau, le professeur nous expliqua aimablement, que les études étaient en cours, mais qu'il fallait encore attendre. Devant les infernales cellules cancéreuses immortelles, nous étions ballottés entre espoirs et déceptions.

Printemps 1988, ce fut la mort de ton père, âgé de 75 ans. Tu aimais cet homme gentil, tu le considérais sous la tutelle de ta mère pour les décisions importantes, mais il avait une belle et fière allure qui donnait le change. Il avait pris avec simplicité et douleur ta maladie. Une tristesse silencieuse et inhabituelle se lisait sur son visage.

Dans la nécessité de la lutte au long cours pour survivre, les reproches, les conflits, les non-dits, d'abord s'estompent, puis reviennent plus ou moins vite. Mon infidélité, peu de temps avant la découverte de ce mal qui te rongait, t'avait fait tant de peine, que ton beau regard bleu s'était durci jusqu'à devenir impénétrable. Cette froideur inconnue et nouvelle de ton être profond me transperçait comme l'acier bleuté d'une arme blanche. Le tranchant ne s'est jamais totalement émoussé. J'en ressentais à mon tour constamment la blessure. Pour me démontrer que ce choc psychologique de ma tromperie était la cause de ton cancer, tu avais acheté des livres sérieux de sommités médicales. Dans les conclusions, rien de cet ordre n'était réellement prouvé. N'empêche ! Dans le mutisme qui a suivi ces lectures, je sentais ton besoin de garder cette explication.

Tu me demandais de t'occuper de toi, de ne pas t'oublier, de t'aider. Rien ne m'aurait détourné d'être avec toi de tout cœur, de t'accompagner autant que je le pouvais. Notre sexualité n'était plus à l'ordre du jour, ou de la nuit... Tu avais pourtant acheté un lubrifiant vaginal, l'irradiation et la privation de tes hormones ayant desséché l'intimité de ce lieu dont tu savais qu'il est pour l'homme, celui de l'amour et du plaisir, sans doute avec plus de folie pulsionnelle que pour la femme.

Tu retrouvais de temps à autre ton entrain, ta joie et le fin sourire de qui raconte une bonne histoire, ce que tu faisais à merveille. S'illuminait alors ton beau visage régulier ; tu avais la

noblesse de ces Reines sculptées sur les parois des temples Egyptiens. Nous continuions de parler de ce projet d'agrandissement de notre maison car tu voyais nos deux filles bientôt mariées et mères, il te fallait donc deux pièces supplémentaires et une grande salle de jeu pour tes futurs petits enfants. Tu désirais accueillir tout le monde le mieux possible. Je trouvais ces travaux inutiles, mais je ne te le disais pas.

Hélas ! Ma jolie Rose, une fatigue sournoise est revenue et lorsque ce matin de Décembre tu m'as montré, effrayée, tes urines rouges de sang, j'ai eu définitivement peur : un de tes reins, ou les deux étaient certainement envahis. J'ai vu brusquement l'harmonie de ton visage et l'allure distinguée de ton corps se peindre sur les murs d'un tombeau creusé pour l'éternité dans les sables du désert d'Egypte.

Les examens ont confirmé l'atteinte du rein gauche, il fallait en faire l'ablation, le droit fonctionnait normalement. A l'issue de l'intervention, le chirurgien m'a dit : « Vous savez, cette fois je pense que c'est fini et sans espoir, attendez-vous au pire. Il y a eu un envahissement rapide qui va se poursuivre. J'ai constaté d'autres lésions, je n'ai pas pu les enlever. Une chimiothérapie pourrait être tentée, mais ce sera éprouvant, et, sauf miracle, ça ne la prolongera pas vraiment ».

Les choses te furent présentées moins directement, mais avec la franchise que tu désirais. Même annoncée comme pénible et très incertaine quant à l'avenir, tu as voulu sans hésitation faire la chimiothérapie. Les suites des séances étaient effectivement très rudes : tu as maigri, perdu tous tes cheveux, tu as acheté une perruque. J'admirais ton courage et ton espoir avant chaque départ en ambulance. Tout le protocole a pu être mené à terme.

Après cette chimiothérapie de deux mois, comme tes douleurs abdominales étaient presque constantes dans ton ventre durci, je devais t'injecter deux fois par jour de la morphine, souvent trois. Il y a eu ces épisodes de constipation, de lavements, de fécalomes que j'évacuais manuellement. Ta révolte grondait souvent contre l'injustice de ton sort : tu te voyais mourir trop jeune, sans raison. Mon amour te paraissait insuffisant, forcé ; tu m'accusais d'être en retard pour faire tes piqûres, de ne pas être assez attentif à tes soins. Je comprenais parfaitement cette animosité.

Nous avons besoin d'une tierce personne à la maison pour t'aider. Blandine a voulu rester à tes côtés, oubliant ses études de lettres. J'aurais préféré qu'elle agît comme Anaïs, scientifique déterminée à réussir. Sans pour autant te négliger, elle ne se sentait pas à sa véritable place pour te soigner, et incapable de bien remplir ce rôle auprès de toi.

Impossible pour moi de détacher Blandine de son besoin de t'assister. Se dévouer pour toi, était quelque chose vous unissant mère et fille, et qui m'échappait. J'ai pensé que c'était pour elle l'occasion de rattraper un amour mal vécu entre vous deux. Tu étais exigeante, ardente, dynamique, ce qui était mal adapté au caractère de Blandine, évasive quant à ses projets professionnels, rêveuse, rencontrant des garçons gentils, mais difficiles, ayant des problèmes familiaux. Aussi tu ne manquais pas de la dénigrer, de crier contre elle, de te mettre en colère. Blandine, en te donnant son temps d'études, s'occupant de toi et de la maison, saisissait l'occasion de te reconquérir, de recevoir ton estime et ton amour. Combien de fois n'avais-tu pas insisté auprès d'elle et d'Anaïs, de surtout d'abord penser à avoir un diplôme et une situation avant le mariage, pour ne pas se retrouver dans la situation d'être dépendante d'un mari. Certes ! Tu étais sa mère irremplaçable, et non un mari ! Mais le sacrifice de ses études offert à l'amour maternel, était aussi une dépendance. Mais vous étiez toutes les deux, bien au-delà de cette idée. Reste que malgré ce dévouement, son sentiment de manque affectif vis-à-vis de toi ne s'est jamais complètement résolu.

Tu avais dix-neuf ans lorsque je t'ai rencontrée, élégante et distinguée, en révolte contre tes parents agriculteurs Normands, à qui tu reprochais d'avoir refusé de t'inscrire au lycée, pour te mettre au couvent afin de te préparer à être une parfaite épouse, n'envisageant pour toi

qu'un bon mariage. Ils avaient déjà trouvé, contre ton gré, le fils d'un riche paysan voisin. Tu t'étais presque enfuie de chez eux pour me rejoindre. Je me souviens d'une de tes premières lettres : tu jouais à chasser et à écraser des mouches pour te venger : Exorcisme, substitut du meurtre impossible de ceux qui t'enfermaient en leur culture rétrécie, d'une autre époque.

Mariés tous les deux, nous allions tout de même deux ou trois fois par an dans toute ta famille, voir tes parents, tes trois sœurs, ton frère et tous les collatéraux. Tu étais heureuse d'habiter loin d'eux avec moi, échappant à de constantes et fastidieuses réunions familiales. Reste que je m'entendais bien avec tous, et ton éloignement te faisait les accepter avec moins de réticence.

Depuis maintenant vingt quatre ans, tes parents n'étaient venus chez nous que deux fois. Françoise ta sœur cadette, et son mari venaient régulièrement, benjamine née deux ans après toi vous étiez très proches. Personne d'autre. Nous étions aux environs de Pâques 1989 : maintenant tu avais besoin d'eux. Tu demandas que se réunissent chez nous, ta mère, tes trois sœurs et leurs conjoints, ton frère et son épouse. Ils avaient bien compris que c'était, sinon une réunion d'adieu, du moins quelque chose de solennel et d'important. C'est là que tu as imploré officiellement ta mère devant tout le monde : tu voulais être inhumée dans le caveau familial du petit village où tu étais née, où vivaient encore ta mère et ton frère. Dans cette profonde sépulture étaient déjà enterrés tes grands parents maternels, et ton père. Ta mère, après avoir dit que tu étais encore loin d'être moribonde, accepta avec reconnaissance ce triste retour.

Avant cette réunion, tu m'avais simplement exposé avec animosité et conviction que tu ne désirais pas être ensevelie dans le cimetière de notre village. « Tu passeras devant moi sans me voir, tu n'entretiendras pas ma tombe, et pire, tu viendras te moquer et médire de moi avec une autre femme ». J'ai imaginé que tu tenais là une vengeance de mon infidélité, et peut-être jointe à d'autres griefs secrets que je ne connaîtrai jamais. Je protestais bien sûr de ces futurs comportements négatifs que tu m'attribuais, mais respectais ton vœu. Ce retour vers ton lieu de naissance présenté comme un éloignement de moi, s'il avait d'abord blessé ma vanité, j'ai finalement trouvé que c'était un bon choix. Ce petit cimetière sur une colline abrupte, autour d'une très jolie petite église romane, où nous étions allés quelques fois pour des cérémonies concernant des membres de ta famille, était un endroit très beau au milieu de grands hêtres, de hauts sapins, et de quelques chênes. Toutes ces branches murmuraient agitées par le vent marin, fréquent près de ce bord de mer.

Et puis, n'ayant pas moi-même de famille, ce lieu habité de tes ancêtres était aussi le mien. Tu as été, avec nos deux filles, mon vrai centre, celui que j'ai été capable de construire, mon intégration au monde, une aide et une lumière me permettant de vivre et d'agir sur un chemin solide où je me suis fortifié. Tu m'as suivi dans tous mes changements professionnels. Au-delà de tout ce qui arrive de négatif dans un couple, nos vies soudées étaient indispensables l'une à l'autre. L'amour est-ce autre chose ?

Depuis cette réunion, tu semblais avoir des moments d'une certaine tranquillité d'esprit, mais ta souffrance était là, permanente, revenante, inlassable. Morphine, léthargie. Ton corps inerte couvert de sueurs avec la chaleur de cette fin de printemps, le tourment de ton ventre tendu, gros, ballonné, ton appétit réduit à si peu. Par crises, tu continuais de t'insurger contre l'insulte faite à ta jeunesse, devoir mourir si jeune. « Quarante-quatre ans, pourquoi moi ? », disais-tu, « Qu'ai-je fait pour mériter ça ? Et toi qui me méprises et n'entreprends rien pour moi, je sais que tu ne m'aimes pas, je t'ai donné toute ma vie pour en arriver là ».

Tu allais de plus en plus mal : fatigue, plaintes, douleurs. Tu supportais de plus en plus difficilement les injections de morphine et autres antalgiques, qui déclenchaient des

malaises. Ta respiration s'amenuisait, ton teint devenait plus jaunâtre et pâle encore. Je te voyais inerte sur le lit, ne pouvant faire aucun mouvement. Tes mains se refroidissaient.

Premier jour de l'été 1989, fin d'après midi. J'ai trouvé en rentrant du travail, un cahier à spirales sur le bureau près de ton lit. Tu avais rempli une page entière, ta belle écriture droite était irrégulière, tu racontais étonnée une vision : tu t'échappais de cette terre trop étroite vers les étoiles dans un ciel agrandi, volant et t'approchant d'étranges lumières imprévues allumées çà et là, imprécises mais réelles, de plus en plus proches de ta main. Heureuse et sereine de ces douces présences, un peu étourdie malgré tout, tu avançais d'un mouvement continu, baignant dans une beauté inconnue qui te rendait justice d'avoir existé et de devoir mourir trop tôt. Un espoir semblait être là, celui de pouvoir garder près de toi la conscience de ce ciel à la fois surprenant et rassurant.

Tout à coup, ta vie ta mort confondues me révélaient cet espace et ce temps tellement différents de l'existence ordinaire, dont j'avais mille fois entendu parler, sans que cela imprègne les fibres raisonnables de mon être. Mais cette fois, l'au-delà entrevu dans tes mots devenait réalité. Je te voyais intégrée à l'univers, immortelle. J'étais sidéré de ce texte un peu désordonné, poétique et profond, comme un dernier message qui serait adressé à ceux que tu aimais, et sans doute au monde entier. J'avais peur car cette éternité entrevue signait la prémonition de ta disparition toute proche. Tu somnolais durant les longues minutes où j'ai lu, et relu, ton récit de clairvoyance.

J'étais ému, bouleversé, de cette inscription de ton être dans la vision infinie d'un ciel étoilé qui recueille la vie.

A ton réveil, j'ai évoqué ce que tu avais écrit, et tu ne m'as donné aucune réponse précise, à peine un rêve, disais-tu, dont tu ne voulais pas parler. Je t'ai apporté un peu d'eau - tu réclamais rarement à boire, encore moins à manger. Je rencontrais souvent l'infirmière posant les perfusions, injectant des calmants à la demande ; elle me disait que maintenant après les injections, tu avais de nouvelles réactions inquiétantes, elle craignait que tu pusses en mourir. « Vous savez, je n'aimerais pas que ça arrive quand je suis seule avec elle, elle souffre en permanence, elle ne se lève plus, perd ses forces et sa conscience. Je ne peux pas le faire, mais vous pourriez lui injecter une triple dose et ce serait fini. C'est le plus grand service à lui rendre ».

La mort ne se laisse pas amadouer aussi facilement. Le deux juillet dans l'après midi, ta réaction fut plus violente : des soubresauts, un râle, tu ne respirais plus. Une mouche s'était posée sur ton visage sans que tu eusses la moindre réaction. Ce matin encore, tu ébauchais un geste lent et difficile pour les chasser... Ton visage tout à coup avait perdu toute tension, ta peau inerte, blafarde, cireuse et effrayante était celle de la mort. Venue du fond des âges, elle était entrée en toi pendant que je tenais ta main dans la mienne.

Lorsque j'ai dit à Blandine : « Tu sais, c'est fini, maman est morte », poussant un cri, elle s'est contorsionnée et se précipitant dans mes bras, elle a éclaté en larmes. Elle avait donné un an de ses études pour aimer et se faire aimer, mais le démon de s'être sentie rejetée par sa mère la tourmentait encore. Anaïs a pleuré dignement ; elle avait poursuivi sa route sans faillir, forte, organisée, déterminée, ne souffrant pas des exigences de sa mère, reconnaissant plutôt les bienfaits de la discipline.

Longtemps me sont revenues nos lointaines aurores frémissantes lorsque parcourant nos premiers pas d'aventure, je t'appelais ma douce et plus belle corolle de rose. A d'autres moments, s'enflammaient dans un coin de mémoire mes désirs étrangers, mes mensonges, la déchirure. Ou bien, au détour d'une pensée, il m'arrivait de sentir ma gorge se nouer et mes larmes monter sans retenue.

Juillet 2009. Quel hasard a décidé que vingt après, Blandine ferait un stage de yoga en ta petite ville de naissance, dans une maison tout près du cimetière où tu reposes ? C'est vrai que je ne suis pas allé souvent sur ta tombe durant ces années. Les quelques fois où je suis venu, je profitais d'une autre raison, les visites à ta famille au début, puis l'inhumation de ta mère à tes côtés. J'aime la coïncidence qui me permet aujourd'hui d'aller près de toi.

En ce matin de soleil et de calme, l'arbre aux papillons est toujours là, en haut du sentier près de l'entrée du cimetière. Pas de grilles, ni de murs ici pour enfermer les morts. Ils sont libres. Autour de l'église, parmi les tombes et les jardinières fleuries, j'ai senti l'air nostalgique s'emplir de nos baisers d'autrefois. Les mêmes plaisirs, les mêmes espoirs, ont chuchotés dans mes rêves, leurs semblables voluptés qui se répètent se sont emparées de moi, de nouveaux parfums m'ont emporté sur leurs ailes en d'autres ciels.

Entouré des bruits simples de la vie, je cherche le souvenir de ta voix, je n'entends que les marmonnements du vent au dessus de nous dans les sapins. Des coucous chantent au loin l'amour voleur. Un reste de bonheur s'éveille sur mes tempes d'argent, les tendres floraisons sur ton sein de douceur me reviennent encore, lys timide vers l'extase joyeuse...

Rose, je vais partir sans intention de revenir, je t'adresse un dernier regard de ferveur ; en même temps, j'observe ce christ d'albâtre, visage torturé, allongé sur le granit au dessus de tes os entourés de ta robe claire mise le dernier jour.